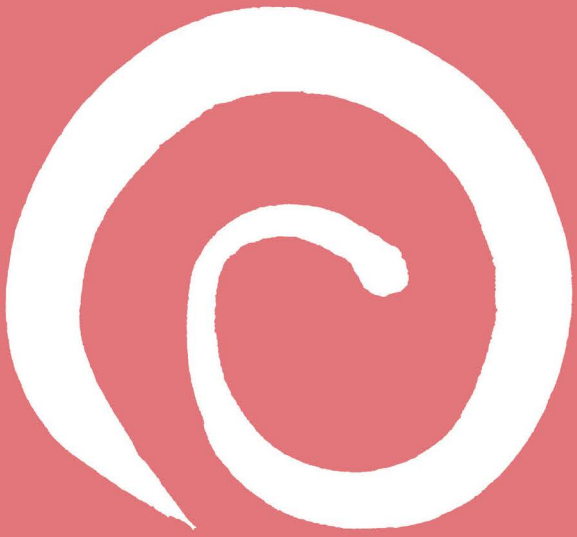
AHMAD DANNY RAMADAN

LA BALANÇOIRE DE JASMIN



MÉMOIRE D'ENCRIER

LA BALANÇOIRE DE JASMIN

Ahmad Danny Ramadan

LA BALANÇOIRE DE JASMIN

Traduit de l'anglais par Caroline Lavoie

MÉMOIRE D'ENCRIER

Aux enfants de Damas,
Voici ce que j'ai fait de mon chagrin...
Et vous ?

Il se laissa tomber dans le fauteuil à bascule, le même où s'était assise Rebecca aux temps héroïques de la maison pour dispenser ses leçons de broderie, et dans laquelle Amaranta avait joué aux dames avec le colonel Gerineldo Marquez, et où enfin Amaranta Ursula avait cousu la layette de l'enfant, et, durant cet éclair de lucidité, il prit conscience de ce que son âme était incapable de résister à ce poids écrasant de tant de passé.

Gabriel García Márquez
(trad. Claude et Carmen Durand, Seuil, 1967)

PROLOGUE

Les baisers les plus doux sont ceux que l'on échange dans des lieux interdits. Comme celui que je t'ai volé à Damas sur la banquette arrière d'un taxi, dans l'obscurité, pendant que le chauffeur s'emportait contre les postes de contrôle et les guerres. À Beyrouth, dans une cabine d'essayage chez H&M. À Vancouver, sous le couvert des hautes herbes de Wreck Beach.

Pour nous, la plupart des lieux étaient interdits. Nous nous sommes rencontrés dans une Damas déchirée par la guerre, aimés dans une Beyrouth sectaire, installés ensuite au Canada. Nos préliminaires se résumaient à trouver un endroit où aucun agent de police, aucun parent en colère, aucun voisin curieux ne pouvaient nous voir. Rideaux tirés, nous retenions nos cris de plaisir dans un semblant d'intimité, un éphémère sentiment de sécurité.

S'il me fallait choisir, je dirais que le baiser le plus doux, ce fut le tout premier. Je chéris ce bourgeon originel du jardin de fruits défendus que nous avons semé ensemble, cette pousse qui a fleuri dans nos vies banales.

Je nous revois au printemps 2011 sur le mont Qasioun, silencieux, les yeux fixés sur Damas. Les réverbères et les néons verts de mille mosquées révélaient peu à peu le labyrinthe des

rues. Les étoiles du soir s'allumaient dans le firmament. Scène immortelle de lueurs dansantes. Tu m'avais dit alors :

— Peu importe ce qu'il adviendra de cette ville, sa beauté survivra. La guerre n'y changera rien.

Tes yeux réfléchissaient les lumières de la ville, comme si l'univers se construisait dans le noir de tes pupilles.

De gauche à droite, tu as tracé le chemin de la grande mosquée des Omeyyades jusqu'à ta maison couverte de vignes. J'ai vaguement agité la main vers mon ancienne maison, plongée dans les ténèbres, telle une dent cariée, à quelques coins de rue.

Le nez comme un glaçon, les yeux pleins de larmes, je frissonnais. Avec un sourire timide sur les lèvres, tu as passé ton bras autour de mes épaules et je t'ai dit :

— Quelle belle journée je viens de passer !

Tu as acquiescé à mi-voix.

Au sommet de cette colline gagnée par l'obscurité, nous avons échangé notre premier baiser. Quand tu m'as mordu la lèvre, j'ai senti la chaleur envahir mon visage et réchauffer mon nez glacé. Tu n'étais plus un étranger. Cela m'a enchanté et terrifié à la fois. Avec toi, je serais désormais en terrain connu, en sécurité, accueilli, réconforté.

De peur que des soldats ou des passants ne découvrent notre refuge, nous avons furtivement échangé une dernière caresse avant de partir. Tu as reculé en soupirant, un sourire timide aux lèvres.

— Il faut qu'on se revoie.

Tu as ri.

Plus tôt ce jour-là, je t'attendais, les nerfs à vif, dans le Vieux Damas, au Café Pages situé dans une ruelle à côté d'une ancienne école. L'endroit est agréable, un peu sombre, plein de progressistes et d'intellectuels rebelles, pas encore arrêtés, pas encore éliminés, pas encore réfugiés.

Sur le mur, des affiches et peintures abstraites. Certaines promettant une révolution à venir, d'autres imaginant une Damas utopique revenue à l'âge d'or des années 1960. Une odeur de café turc et de pâtisseries syriennes toutes fraîches. À en oublier la sueur profuse des agents secrets en civil qui entrent en maculant de leurs bottes sales le carrelage noir et blanc, et écoutent les conversations, prêts à dénoncer les libres-penseurs et à arrêter les militants dès qu'ils mettront le pied dehors. Tu t'es assis à la table du coin, à côté du vieux piano. La première chose que je t'ai dite :

— J'ai une histoire à te raconter.

Le soleil se reflétait sur la devanture de l'école et renvoyait l'image des fenêtres du café, hautes et étroites.

Tu souriais, et ta barbe noire soigneusement taillée contrastait avec tes dents. C'était notre toute première rencontre, et dès que je t'ai vu pousser la porte vitrée, une aura dessinée par le soleil autour de ta tête, j'ai su que c'était toi. Je me rappelais ta photo sur le site de rencontres.

Tu as eu l'air surpris, décontenancé. Tu t'es senti un peu bête, ce jour-là, d'être venu à la rencontre d'un étranger. Mal à l'aise parce que je ne m'en tenais pas à de niaises salutations. Sortir de ta zone de confort t'a toujours déstabilisé. Tu as répondu avec prudence, en comptant le nombre de pas qui te séparaient de la porte :

— Vas-y, raconte.

J'ai commencé mon récit :

— Mon premier souvenir est celui de ma grand-mère, qui me chatouillait en faisant de drôles de bruits avec la bouche. J'avais trois ans et je riais à cœur joie.

Tu t'es demandé si je me foutais de toi. Que répondre à ça ? Pas exactement les banalités qu'on échange avec un inconnu. Tu as consulté ton téléphone dans l'espoir qu'un appel t'épargnerait un après-midi en compagnie d'un énergumène de mon espèce.

— Je te raconte ça parce que je suis un conteur, vois-tu. Un fabuliste, un auteur. Un *hakawati*.

Cela t'a pris une seconde avant de comprendre, puis tu m'as regardé droit dans les yeux et m'as souri.

— Raconte-moi une histoire, alors.

Ce sourire, merveilleux et profond, insoutenable tant il est doux, fait tomber l'une après l'autre toutes les couches de la carapace d'acier de ton âme. C'est grâce à lui si je t'ai proposé de me suivre sur le mont Qasioun, si je t'ai t'embrassé, si je suis tombé amoureux de toi dans une ville ravagée par la guerre.

À l'époque, tu dormais chez moi deux fois par semaine et inventais des histoires pour expliquer tes absences à ta mère. Mon bas de pyjama t'allait à merveille. Nous jouions aux cartes avec mon colocataire jusque tard dans la nuit. Quand tu en avais assez des interactions sociales, ton regard changeait et je le remarquais tout de suite. Je te tirais par le bras jusque dans ma chambre, et mon colocataire gloussait, conscient de notre désir d'intimité. Pourtant, blottis l'un contre l'autre, nous tombions endormis au beau milieu d'une conversation.

Notre café matinal sur mon balcon était souvent interrompu par les cris et les hurlements de militaires ou de policiers en pleine opération. Ils traînaient quelqu'un par la chemise et le jetaient à terre sous les braillements des femmes à leurs fenêtres, serrant leur voile blanc sur leur tête. Ils poussaient leur victime dans le coffre d'une voiture avant de verrouiller les portières et de vider les lieux. La première fois que nous avons assisté à une telle scène, nous nous sommes terrés dans ma chambre pendant deux heures, le cœur battant. Au fil des arrestations, nous nous sommes habitués aux cris et aux gémissements, nous retournions à notre café matinal et écoutions la radio.

Souvent, le bruit de lointaines explosions nous réveillait, effarés, seuls. Le calme de la rue amplifiait l'écho sourd de la guerre. Une nuit, arraché au pays des rêves, tu t'es inquiété

de la proximité des combats. Je t'ai caressé les cheveux pour te calmer.

— Ce sont des feux d'artifice, juste des feux d'artifice.

Tu t'es rendormi.

Une puissante explosion suivie de tirs de mitraillettes qui semblaient venir de la rue, tout près, a secoué un peu plus tard l'appartement.

À quatre pattes, nous avons rejoint la salle de bain, une pièce sans fenêtre. Je me suis étendu dans la baignoire et tu as recouvert mon corps avec le tien. Tes yeux étaient grand ouverts, semblables à de petites assiettes blanches. Pris de frissons, tu te mordais les lèvres. Tu te plaignais d'un mal de dos et m'as montré une petite brûlure au niveau de l'omoplate. Je t'ai serré dans mes bras pour te rassurer jusqu'à ce que les tirs des mitraillettes se transforment en un bruit indistinct.

Cette nuit-là, dans la baignoire, je t'ai fait l'amour tel un poète qui chante la beauté de Damas. J'ai réveillé tes sens avec mes premiers vers et mes caresses semblables aux premières gouttes de soleil sur les collines de la ville. J'ai donné à ton visage les couleurs de l'aube à force de te mordre les oreilles. J'ai exploré ton corps comme un voyageur égaré dans les vieilles rues d'une ville somnolente. J'ai frappé à la porte de ton âme du bout des doigts tel un timide livreur portant du pain chaud et du fromage *baladi* aux vieilles demeures de Sarouja. J'ai chatouillé la plante de tes pieds, et tu as ri tel un enfant dans une *dowikha* au parc d'attractions al-Jallaa. J'ai étouffé mes plaintes comme un vieux pont soupirant sous la pression des passants. Nos corps ont traversé la nuit tel un convoi sur les routes sinueuses d'al-Muhajireen. J'ai imprimé des baisers essoufflés sur ton front en relâchant mon étreinte. Ton corps était couvert de marques de dents et de sueur glorieuse.

Cette nuit-là, tu m'as fait l'amour telle une armée d'envahisseurs dans une guerre éclair. Tu m'as dévêtu calmement, ta tête calée entre mes côtes, et tu m'as couvert la bouche de la main pour tromper les murs minces et les voisins curieux. J'ai capitulé comme un adolescent effrayé, livré aux

supplices. Par cette lutte, ce corps-à-corps, ces morsures sur ma peau, j'ai vu et touché la naissance douloureuse de ton âme. Tu as gémi et t'es aussitôt repris, prisonnier insoumis qui refuse de reconnaître la victoire dans les yeux de ses bourreaux. Quand tu es entré en moi, je me suis abandonné, accroché à toi, en plein naufrage. Puis tu as desserré ton étreinte, tes yeux pleins d'excuses et de regrets inexprimés. J'avais le souffle coupé en revenant de cette incursion dans ton univers intérieur.

Nous sommes retournés au lit. Les tirs de mitraillette, évanouis.

C'est seulement lors de ces moments-là que nous étions tout à fait nous-mêmes, nus dans les bras l'un de l'autre, presque inconscients du monde autour de nous. Dehors, il nous fallait calculer chaque pas, chaque geste, nous craignions la guerre, nos familles, et tout ce qui n'était pas nous.

Quelques jours plus tard, tu m'avais dit :

— *Hakawati*, reste avec moi.

C'était le matin : j'enfilais un t-shirt propre, tu étais torse nu dans mon lit, et plusieurs amis avaient dormi à la maison. Qu'avions-nous fêté la veille ? Un anniversaire ? Trop tard pour risquer de rentrer chez eux à l'autre bout de Damas. Une autre nuit à jouer aux cartes et à boire de la vodka bon marché.

— Je dois aller à l'épicerie d'en face. Il faut bien que nos amis mangent quelque chose.

— Je t'accompagne.

Nos doigts se sont frôlés. Une explosion a éclaté, loin, nous a-t-il semblé, Damas était en guerre, après tout. Tu m'as une nouvelle fois attiré vers le lit, j'ai ri, protesté, répété ton nom, puis j'ai cédé, tu as descendu ma braguette et moi la tienne. Nous nous caressions le dos, nos lèvres fusionnées, nos corps effondrés sur le lit. J'avais chaud, et je t'en ai fait la remarque.

Tu t'es tourné vers la fenêtre pour laisser entrer un peu d'air. La vitre a volé en mille morceaux et j'ai d'abord pensé que

tu l'avais tirée trop fort. Du coin de l'œil, j'ai aperçu des flammes dans la rue, comme une rose de feu qui jaillit. Un bruit de tonnerre a retenti et une pluie de tessons et de bouts de bois s'est abattue sur moi. Je me suis accroché à toi et nous avons roulé sur le sol, nos dos lacérés par les débris. J'ai crié, sans pouvoir entendre le son de ma voix.

Puis ce fut le calme après la tempête de feu et le silence s'est installé. Tu as crié, les yeux écarquillés :

— Ça va ?

— Oui, et toi ?

Encore aveuglé, je me suis levé pour jeter un coup d'œil dehors.

— Une voiture piégée, juste en face. Devant l'épicerie.

Bien des années ont passé, et tout cela n'est plus qu'un vague souvenir. Aujourd'hui, j'ai près de quatre-vingts ans. Nous vivons dans une vieille maison dans le West End de Vancouver. J'essaie d'oublier ces souvenirs malheureux, sans effacer la mémoire de notre amour.

J'ai passé des nuits blanches à compter tes respirations. Tu t'accroches faiblement à la vie. Un duvet blanc a remplacé les poils noirs qui couvraient autrefois si virilement ta poitrine. Ton souffle irrégulier me rappelle les vagues qui s'abattaient sur la plage, à Beyrouth, où tu m'as sauvé la vie, autrefois. De loin, tu veillais sur moi, le sourire aux lèvres, et je laissais mon regard amusé dériver vers toi.

J'ai toujours été le plus faible. Toujours malade, recroquevillé dans mon lit, allergique à la moindre caresse. Criant de douleur quand je me cogne l'orteil sur le pied de cette foutue table. J'ai eu les os brisés et l'épaule disloquée. Pourtant, c'est toi qui meurs aujourd'hui. Je me sens trompé, trahi. Comme si je n'en avais pas fait assez pour te protéger ! Je t'avais promis d'arrêter de fumer et de boire moins de whisky. Regarde-moi,

vieux et amer, avec mon verre et ma cigarette, et toi, sur ton lit de mort.

— *Tou'borni enshallah.*

Tu m'enterreras. Foutue expression syrienne que tu as répétée des millions de fois. Je réponds toujours : « *Beed el-shar* », éloigne le mal.

Comment cette façon si cynique d'exprimer son amour pour les siens a-t-elle bien pu plaire à nos aïeux ? La mort n'a aucun sens de l'humour.

Tu as l'air surpris. Tu te demandes sûrement pourquoi tu meurs en premier. Mourir est parfaitement aléatoire. Un jour, à Vancouver, une voiture a frappé une mère de famille devant notre maison. Les gens se sont rassemblés autour d'elle. Tu disais voir son esprit s'échapper de son corps et son âme briller de mille soleils. Moi pas. J'avais mis cette version de la réalité sur le compte de tes médicaments.

Nous avons quitté la Syrie en 2012, voilà près de quarante ans. Nous sommes nés et avons grandi à Damas, respirant un air qui ne nous était pas destiné. Il a fallu nous battre pour nous frayer un chemin dans une vie que nous n'avons pas choisie. Nos souvenirs de la Syrie enfouis en nous, nous avons vu nos cheveux tomber, nos peaux se rider, nous sommes devenus une version angoissée de nos êtres autrefois jeunes et rebelles. Au Canada, nous avons mené une existence peu mouvementée, comme si toute notre vie avait été condensée dans les quarante premières années. Nous avons passé la trentaine d'années suivantes fascinés par notre vie de jeunes adultes, oubliant de vivre pleinement notre nouveau présent. Nous sommes désormais des vieillards assis au bord de l'oubli, prêts à nous jeter dans l'abysse du temps perdu.

J'attends avec toi ta dernière heure en pensant à ce que j'ai cru être la mienne : je me revois il y a des années, flottant sur le dos au milieu d'une mer calme, un soleil enchanteur dans

les yeux et l'appel du large, l'horizon disparu, les eaux fraîches m'attirant vers les abîmes. « Va rejoindre les créatures du froid », me soufflaient des voix.

Mes nerfs étaient exposés au monde, comme un grand brûlé, et les eaux salvatrices m'appelaient. Mes paroles sont remontées des profondeurs :

— Non, je ne suis pas prêt, mon amant a encore besoin de moi.

Les voix insistaient et m'invitaient à m'abandonner à la mer glacée, à laisser mon corps fatigué disparaître dans le gouffre ultime. Je protestais. Les vagues, furieuses, m'avaient projeté sur le rivage et je m'étais échoué, tremblant, le souffle court.

Aujourd'hui, tes médicaments t'ont mis à cran. Tu ne me parles presque plus, dors peu et exiges une attention constante. Seules mes histoires te donnent un peu de répit. Tu les as pourtant ignorées pendant toute notre vie commune. Tu les trouvais trop touffues, les rejetais du revers de la main, m'interrompais sans cesse. Mais à présent, au réveil, tu te soulèves lentement, allumes la lampe et me tires du sommeil.

— Je n'arrive pas à dormir. J'aime beaucoup tes histoires. Raconte-m'en une.

Tu es désormais mon Shahryar et je suis ta Schéhérazade. L'ange de la mort se tient dans l'embrasure de la porte, sa faux à la main, prêt à me décapiter si j'ose désobéir aux ordres : te divertir. L'ange, toi et moi sommes la réincarnation de personnages bien connus. Schéhérazade, qui survit en suscitant la curiosité de son roi ; Shahryar, qui veut connaître la suite de l'histoire, tel un fan de séries télévisées qui attend le prochain épisode ; et la mort.

Quand j'étais petit garçon, j'écrivais des histoires pour survivre. Aujourd'hui, je te raconte des histoires dans l'espoir de te sauver la vie. Tu te soulèves lentement, allumes la lampe :

— Raconte-moi une histoire.

LE CONTE DU CONTEUR (*HAKAWATI*)

Une improbable sonate résonne autour de nous. Une mélodie secrète rythme notre quotidien. Nos gestes sont semblables au frôlement de l'archet sur le violon. Avec nos traditions, nos habitudes, nous écrivons une symphonie qui imite la vie, sans être la vie, juste une série d'octaves. Le bruit de tes pas quand tu vas à la salle de bains en fin de matinée, le sifflement de la bouilloire quand je prépare ton café, les petits cris de douleur que m'arrache l'ascension de l'escalier, mêlés au murmure de notre vieille maison. Même si nous n'y prêtons plus attention, ces sons composent notre petite musique intérieure.

Je me suis tant accordé à cette musique que je ne peux imaginer vivre sans elle. Ma joie secrète : imaginer tes épais sourcils blancs quand tu cherches dans ton reflet le bel homme de jadis. Du jardin, les chiennes à mes côtés, j'entends toujours la cinquième marche craquer sous ton pas lourd et je me dis qu'il faudrait que je trouve le temps de la réparer.

Un bracelet d'arbres et d'arbustes assoiffés entoure le poignet de notre jardin ; le temps des courts mois ensoleillés de Vancouver, il se pare de feuilles et de fleurs prêtes pour la nouvelle saison des amours. L'hiver, long et pluvieux, le couvre de

boue et de flaques d'eau et nous le désertons. Le tambour incessant des fortes pluies s'ajoute à la symphonie du temps.

Quand nous l'avons achetée il y a une vingtaine d'années, cette maison était blanche. Nous l'avons peinte en rouge, pour la fraîcheur et la vivacité, puis en vert, pour te rappeler la demeure familiale, à Damas. Devenus vieux, nous avons remplacé ces couleurs gaies par le gris foncé, celui de tes yeux, à l'aube, quand tu prends tes médicaments et ton premier repas de la journée.

Au début, le vent du nord faisait claquer portes et fenêtres, effrayait nos chiennes et nous réveillait au beau milieu de la nuit. Sifflant comme un étranger qui s'amuse à lancer des insultes, il répandait les odeurs d'English Bay, de Sunset Beach et des beignes de Tim Hortons, à t'en faire saliver le matin.

Notre symphonie a ensuite perdu son premier violon, le vent, qu'ont fait taire les imposants gratte-ciel construits autour de notre maison à un seul étage.

Tu la meublais comme chez tes parents, à Damas : tableaux, mosaïques, salon arabe. Tu bougeais les meubles et les observais d'un coin de la pièce, imaginant des réunions entre amis jamais organisées. Fallait-il accrocher la photo en noir et blanc de ton grand-père bien en vue, ou la laisser dans un coin ? Un tapis bleu pour le salon ? Non, un jaune foncé, que tu regrettais aussitôt. Tu aimais arroser les plantes du jardin.

Tu te fous de tout ça aujourd'hui. Tu ne jardines plus. Cela fait bien cinq ans que tu n'as pas bougé les meubles. Il n'y a plus de tapis au salon, la photo de ton grand-père ramasse la poussière dans notre débarras.

La nuit, de mystérieux bruits s'infiltrent par les fenêtres et remplacent le silence de nos vies. Tu dors et moi je veille, à l'affût de ces voix de l'inconnu dans l'espoir d'en décoder le message. Au cas où elles me raconteraient une histoire que je pourrai t'offrir un jour. Ta respiration régulière m'empêche de dormir. À quoi rêves-tu ? À ton paradis ?

Petit, tu croyais que le monde était à toi, et ton cœur s'ouvrait aux rires et aux plaisanteries. Tu m'as montré une vieille vidéo tournée avec une caméra empruntée à un ami de ton père qui organisait des mariages. En costume blanc et nœud papillon rouge, tu écoutes un air de reggae populaire en Syrie au début des années 1990, et tu danses sans te soucier des gens autour, sourd aux rires de ton père. Tu imites les mouvements des danseurs, te balances de droite à gauche, reprends le refrain d'une voix forte, agites les pieds de mouvements rapides, hoches la tête au rythme de la musique.

C'est cela, ton paradis. L'époque où tu étais vraiment toi-même. Après, tu as fui la réalité et gardé pour toi tes réflexions. Plus vieux, tu as abandonné le rire et la danse, et t'es drapé dans un sarcasme abscons, un désir de protéger ton espace privé, un besoin de rester seul avec tes pensées.

Ta respiration s'alourdit, et pendant une seconde, mon cœur bondit d'effroi. Tes yeux s'ouvrent. Tu me souris.

Je me demande si j'arriverai à te raconter la fin de l'histoire, cette fois. Je t'attire contre ma poitrine, tu y poses ta tête fatiguée, saturée de médicaments. Ma côte cassée craque sous ton poids, comme toujours. Tu entends le petit bruit et te pousses un peu :

— Je ne veux pas te faire mal. Tu n'as jamais vraiment guéri.

Je te serre un peu plus fort en me grattant la poitrine :

— Ne t'en fais pas, ça ne me fait plus rien.

J'ai vécu au Caire dans la vingtaine. Je t'ai raconté cette histoire une seule fois, il y a très longtemps. Je ne trouve aucun plaisir à ressasser ces vieux souvenirs de côte brisée et de douleur. J'ai l'impression qu'un autre les a vécues à ma place. Ma vie ressemble à l'histoire d'un étranger méconnaissable, incompréhensible.

Dans la vingtaine, donc, je vivais au Caire. Non, cet étranger vivait au Caire. Il avait fui sa famille en Syrie et s'était installé

dans un pays qu'il ne connaissait que par les films de momies et les livres pour adolescents. Pourquoi ? Qu'est-ce qui l'avait incité à ignorer tous les signes, ce soir-là, et à s'aventurer dans une ruelle sombre et déserte de la banlieue du Caire, seul et innocent ?

Ses amis égyptiens avaient appris qu'il était homosexuel. Tu connais cette histoire :

Un après-midi, l'un d'eux lui donna rendez-vous dans un centre commercial. Il rejoignit donc ses camarades à la foire alimentaire, envahie par le fumet puissant des hamburgers de McDonald.

— Des rumeurs courent à ton sujet, commença un grand gaillard. Nous sommes de tout cœur avec toi, tu peux compter sur nous pour te soutenir.

Son teint était basané, il avait de grosses moustaches et un ventre de père Noël.

— Quel rôle joues-tu ? demanda Fady, que l'étranger aimait bien. Top ou bottom ? Si c'est top, pourquoi ne pas épouser une fille ? Tu pourras la prendre comme tu voudras !

L'étranger n'avait nulle envie de répondre. Il se sentait pris au piège. Tout ce qu'il voulait, c'était fuir sans regarder derrière lui. Rêver. S'imaginer main dans la main avec Fady, ami compréhensif et réceptif à ses avances. Échanger avec lui un baiser, une caresse, un murmure.

Ses huit amis continuaient de parler de sa vie sexuelle et d'un plan pour sauver ce qu'il restait de son âme.

— Il faut contribuer aux préparatifs de son mariage, suggéra Fady.

L'étranger finit par trouver assez d'énergie pour réagir.

— Je ne vous ai rien demandé, déclara-t-il. Ni de m'accepter ni de me comprendre.

Il leur rappela toutes les soirées passées chez lui, les occasions où ils avaient partagé le même lit, à discuter d'amour et de souffrance, parfois jusqu'à l'aube. Tous ces moments, qui lui étaient chers, semblaient désormais perdre leur sens.

— Tu as dormi juste à côté de moi, rappela-t-il au père Noël, qui rougit. Est-ce que j'ai tenté de te toucher ? Est-ce que je t'ai ennuyé ? Est-ce que tu t'es senti mal à l'aise, même un petit peu ?

Personne ne savait que répondre.

L'étranger s'élança dans l'escalier mécanique, jusqu'au cinéma où jouait V pour Vendetta.

À l'entrée, il bavarda avec l'employé, plutôt mignon, cheveux noirs, à peu près le même âge que lui. Ils échangèrent quelques mots en attendant l'ouverture de la salle. L'étranger se demandait s'ils n'étaient pas en train de flirter.

— Je l'ai déjà vu une fois ou deux, racontait l'employé en jouant avec sa petite lampe de poche. C'est un très bon film.

Il expliquait ce qui avait suscité son émotion, ses grands yeux sombres fixés sur l'étranger.

— V est un loup solitaire. La société l'a abandonné et rejeté pour ce qu'il est.

L'étranger n'avait qu'un seul désir : attirer l'employé vers lui et le couvrir de baisers.

— V s'arrange pour transformer la société, continua l'autre d'une voix douce, les lèvres séduisantes, la peau radieuse. Pour qu'on l'accepte. Une petite révolution. Je ne sais pas pourquoi les dieux égyptiens de la censure n'ont pas coupé la scène où on voit deux femmes s'embrasser.

L'employé suivit l'étranger des yeux pendant qu'il rejoignait son siège. Dans l'obscurité, entre les scènes, il se glissa dans le siège vide à côté et marmonna un rapide salut.

Ensuite, ils se frôlèrent les mains, les unirent pendant que les deux femmes s'embrassaient à l'écran. Leurs doigts jouaient au chat et à la souris devant V et Evey qui dansaient au rythme de leur cœur, au début du troisième acte.

— Une révolution sans danse est une révolution qui n'en vaut pas la peine, murmurait V en fond sonore.

Quand les spectateurs commencèrent à quitter la salle, leurs mains se séparèrent. Leurs regards et leurs sourires se croisèrent.

— Tu me donnes ton numéro de téléphone ? demanda timidement l'employé.

Ils échangèrent leurs coordonnées en rougissant. Ils se quittèrent sur la promesse d'une rencontre.

Le vent froid du désert s'engouffrait dans les vêtements de l'étranger ; il frissonnait en rentrant par les rues vides, sans pouvoir trouver un taxi. Il se sentait en sécurité, grisé par la promesse d'un rendez-vous avec un bel ami aux mains douces. Puis, il entendit des bruits de pas derrière lui. Des airs de la nuit l'invitaient à un slow. Il continua à marcher, enivré par la brise fraîche.

Cette nuit-là, je suis né du corps de cet étranger, je me suis détaché d'une fracture à l'intérieur de lui. Cet homme-enfant a quitté le cinéma vivant, innocent, mais il était mort quand je me suis réveillé le lendemain à l'hôpital, avec une épaule disloquée et des côtes cassées.

Toujours dans le même corps, l'étranger et moi nous sommes retournés, et nous avons vu sept hommes s'approcher en courant. Fady n'était pas avec eux. Leurs visages familiers affichaient des expressions méconnaissables. Le premier coup de pied avait visé l'entrejambe.

— *Khawal* ! Pédé !

L'étranger et moi n'avons pas parlementé, nous avons simplement tenté de protéger notre visage. Un crochet a frappé notre poitrine, une douleur vive a déchiré nos poumons. Un choc au genou nous a jetés à terre. Puis, d'autres coups sont venus, nombreux.

— Je fais ça pour toi, a dit le père Noël. Tu dois savoir qui tu es vraiment.

Les mains de l'étranger manquaient de force. Il n'arrivait plus à protéger son visage. Lentement, ses bras retombèrent. Sa poitrine sentit le dessous d'une semelle. Il entendit l'écho d'un craquement dans sa tête, une côte fracturée. Je l'ai entendu, moi aussi.

Son cœur s'emballait, ses pensées s'engourdissaient. Les coups déchiraient ses entrailles. Il voulait prendre une pro-

fonde inspiration. Parler, sans que les mots puissent sortir. Demander pardon pour un péché auquel il ne croyait pas. Il s'entendait respirer, mais l'air ne pouvait plus entrer dans ses poumons. Il suffoquait. Dans l'espoir qu'ils s'arrêtent. Qu'ils entendent ses os se fracturer. Il rêvait de miséricorde.

Dans son esprit, il revoyait leurs visages hilares quand ils se rassemblaient dans son petit appartement les week-ends. Quelqu'un sortait une shisha, un autre achetait assez de kushari ou de graines de tournesol pour tout le monde. Ils jouaient à Red Alert, parfois en ligne, ou sur deux ordinateurs reliés. Il leur faisait du thé et eux, ils empruntaient ses livres et lisaient ses nouvelles.

La douleur quitta son corps. Il ne sentit plus rien. Ce soir-là, je suis devenu le purgatoire de cet étranger, son vase à chagrin. Il perdait son emprise sur la réalité. Et moi, je suis resté derrière à prendre les coups, pendant que lui se réfugiait dans ses rêves.

L'étranger inventait un scénario alternatif : il appelait l'employé du cinéma, le rencontrait dans un café sur les rives du Nil, lui achetait une rose comme en vendent ces petites marchandes de fleurs qui portent un voile d'une propreté douteuse. Ensuite, il faisait sécher la rose entre les feuilles d'une bande dessinée, parfumée à tout jamais et la rendait immortelle, comme une rose de verre.

Dans ce scénario alternatif, ils iraient au cinéma le week-end, se chamaillant à propos de films de superhéros et se tenant la main dans l'obscurité. À la maison, ils s'embrasseraient pour se souhaiter bonne nuit. Ils vieilliraient ensemble et un jour, endormi dans les bras de son amant, dans une chambre aux murs couverts d'affiches de cinéma, il glisserait doucement vers son dernier repos.

Un ultime coup de pied au visage l'avait ramené dans la ruelle sombre. Il crachait du sang.

— *Bass !* Assez, je vous en supplie !

Sa côte cassée avait dû lui crever un poumon. Je l'ai sentie s'y planter comme une racine. Un arbre, qui pousse de travers,